

Vincent (François)
Élégie (peinture)

Publié :

« Note sur la peinture élégiaque », Présentation de l'exposition de François Vincent à la Galerie Michel Tétrault, novembre 1989.

Note sur la peinture élégiaque

Nous n'avons pas de mot pour dire ce que cherche la peinture, c'est quelque chose qui est au delà du Beau ou encore quelque chose qu'on a dépassé : lorsque le tableau est beau, c'est qu'on s'est arrêté de peindre trop tôt ou trop tard. Depuis toujours des artistes ont su trouver ce quelque chose qu'on ne peut appeler autrement que peinture en se leurrant de chercher le Beau. Mais aujourd'hui il y aurait quelque chose de honteux à chercher le beau, surtout dans une peinture narrative avec des personnages. Et ceci en partie parce qu'on assimile le beau à la reconnaissance du caractère prestigieux de l'oeuvre et non à l'expression de quelque chose d'émouvant. L'art est asservi à l'objectif de ceux qui le financent : mettre de l'avant une culture sur la scène internationale et nous représenter à nous-même notre culture comme le lieu du toujours-nouveau, du toujours-différent et du toujours-à-l'heure. Et on peut se demander si les objets qui représentent effectivement notre culture ont nécessairement une valeur culturelle. Il en résulte un cynisme qui nous fait voir l'art comme quelque chose qui n'a aucun rapport avec la vie émotionnelle de l'être humain : on fait carrière dans la surenchère du prestige, par ingéniosité ou désinvolture, ou bien on démonte subversivement les mécanismes culturels à l'oeuvre dans l'art comme dans la vie - mais on ne « peint » pas l'émotion. Et on identifie le dessin classique à une forme archaïque de cette esthétique du prestige - on le condamne parce qu'il viserait essentiellement le beau, et donc serait « trop beau » pour saisir la vérité de l'humain.

Dans les peintures récentes de François Vincent il y a cette composante très dessinée, où l'on voit une femme monumentalisée par la maîtrise du trait. À la sobriété junonienne de celle-ci s'oppose une ombre douloureuse et fébrile, un personnage « peint » plutôt que dessiné, presque gravé dans l'épaisseur de la pâte - certainement pas beau mais inspiré par une élégie amoureuse. Dans les arts d'aujourd'hui, c'est le pictural qui contient encore la possibilité de représenter le pôle tragique de notre monde. Ces deux figures se côtoient comme « La jeune fille et la mort » chez Cranach, Holbein et Dürer, avec ceci que chez François Vincent elles mettraient en jeu une opposition entre les conceptions de l'art qui départagent le dessiné et le peint. La jeune fille devient femme non pas d'adopter la pose hiératique de l'éternel féminin, à la fécondité intouchable, mais parce que la nudité du corps féminin se trouve dénudée davantage par sa juxtaposition à l'extrême nudité de la mort (comme dépersonnalisation et perte de l'apparence corporelle). Tout à la fois c'est la présence sereine de cette femme (régularité des traits à la mine, douceur aquarelline des couleurs) qui permet un travail de (re)symbolisation à partir d'une expérience du néant, qui rend à nouveau les choses dicibles - quand la beauté à laquelle parvient le dessin accueille dans son ombre la possibilité du pictural.

